

BIBLIOTHEQUE MUNICIPALE

NANTES

CAHIERS

du

Centre d'études verniennes

et du

Musée Jules Verne

3

Société des Amis de la Bibliothèque

1983

BIBLIOTHEQUE MUNICIPALE

NANTES

CAHIERS

du

Centre d'études verniennes

et du

Musée Jules Verne

3

Société des Amis de la Bibliothèque

1983

PROUST : LECTEUR DE VERNE

En novembre ou décembre 1899, puis en septembre 1901, Proust se rend à Amiens pour visiter la cathédrale. Ses notes prises, il ne saisit pas l'une de ces deux occasions pour imiter Raymond Roussel. Il ne songe pas à «serrer la main qui avait écrit tant d'oeuvres immortelles» (1). Celui qui avait été simultanément initié à l'art gothique et aux romans d'aventures par les volumes qu'éditionnait Hetzel, vient en Picardie pour satisfaire la première de ces passions et non pour renouer avec des souvenirs d'histoires lues autrefois.

Pour les étrennes de 1883, Marcel et Robert Proust reçoivent deux tomes des *Voyages involontaires* de Lucien Biart, dont ils déclarent connaître les deux premières parties (2). Les *Voyages de découvertes de Mlle Lili et de son cousin Lucien*, illustrés par Froelich sur un texte de Stahl, sont également à compter au nombre de ces cadeaux mémorables qui, pour l'auteur d'*A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, rendent inoubliable le premier jour de l'an (3). Cette réminiscence n'est du reste pas isolée, le jeune narrateur qui désire voyager - et celui des ébauches le désirait bien davantage - se montre volontiers habité par des lectures qui inviterent en leur temps son créateur à l'aventure. Ainsi le départ pour l'Océan prenait dès le précoce *Cahier XII* des allures d'expédition vernienne puisqu'à la faveur d'une visite de cathédrale le jeune homme satisfait sa curiosité scientifique en contemplant la montée d'un mascaret (4), phénomène naturel dont on dit qu'il se manifeste fréquemment dans les *Voyages extraordinaires* (5). Cet intérêt était alors cultivé par Vington qui, loin d'être encore le musicien Vinteuil, était en fait une figure de savant naturaliste, classant ses échantillons (6). S'il avait peu d'air de ressemblance avec le savant Cosinus sorti de l'imagination de Christophe, pasticheur de Verne et

professeur de Proust au Lycée Condorcet (7), il aurait pu en revanche figurer sans modification dans l'un de ces récits que les abonnés du *Magasin d'éducation et de récréation* avaient coutume de lire sous la plume de Franklin (8), de Kaempfen (9), ou d'Erckmann - Chatrian (10). Lors de ses vacances à ce qui devait devenir Combray, Marcel avait en somme l'heureuse fortune de rencontrer l'une des figures les plus familières de son univers romanesque. Devenu compositeur, le personnage n'a rien abandonné de son génie. Il est demeuré «quelque explorateur» (11) de «monde inconnu» (12). Ce trait persistant, ajouté aux nombreuses métaphores que le romancier emprunte à l'univers de la vulgarisation scientifique, paraît indiquer que Proust avec *A la recherche du temps perdu* n'a pas entièrement pris congé des lectures que Pierre-Jules Hetzel proposait dans sa jeunesse.

L'écrivain du *Temps retrouvé* se montre néanmoins peu indulgent à l'égard de cette littérature (13). Il lui est même arrivé de confier à l'un de ses porte-parole le soin d'exécuter André Laurie (14). Nourrissait-il à l'égard de Jules Verne une réserve analogue ? Le nom du romancier apparaît chez Proust, il est vrai, presque toujours dans un contexte ironique. Que ce soit pour dénoncer le trépignement intéressé et puéril (15) ou l'étonnement naïf (16) de ses personnages, ou pour amuser un correspondant.

«Mon cher petit, c'est en ce moment un étrange personnage de Wells qui t'écrit, car je ne me suis pas couché depuis cinquante heures. Et même de Jules Verne, car je ne me suis pas assis non plus» (17), écrit-il à Lucien Daudet, en usant d'un parallèle largement attesté par la critique de l'époque (18). La comparaison tourne-t-elle à l'avantage de l'écrivain français ? Rien n'est moins sûr puisque l'auteur de *l'Homme invisible* (19), qualifié de «sorte de Jules Verne anglais» par l'ami des Yeatman est dans le même temps considéré

comme l'auteur «d'assez mauvais mais très amusants livres» (20). Cette réserve amusée devait un an plus tard, inspirer l'épistollier transformé pour l'occasion en pasticheur :

«Quand une famille aborde dans une île déserte dans les romans de Jules Verne etc - le comptable devient cuisinier, l'avocat défricheur de forêts, le médecin matelot à cause des nécessités nouvelles. - Est-ce par un Maître Jacquisme du même genre que Constantin étant directeur de revue, M. Marcel Mielvaque s'improvise en gentil Vendredi ?» (21).

Tels sont les propos souriants qu'il tient au directeur de la *Renaissance latine*, Constantin Bibesco, au sujet des dons d'adaptation par trop exceptionnels de l'un de ses collaborateurs. Synthèse plaisamment infidèle de plusieurs robinsonnades verniennes ? Ou généralisation qui se plaît dans l'altération d'un titre privilégié ? Il n'est pas certain que le correspondant de Bibesco ait accompli un tour exhaustif de toutes ces histoires de naufrages. Une seule suffit à son dessein qui, en l'occasion comme en d'autres, n'était pas de formuler un jugement arrêté sur Jules Verne.



Peu nombreux sont en réalité les *Voyages extraordinaires* dont on peut affirmer qu'ils ont figuré dans la bibliothèque proustienne. Leur fortune et leur pouvoir d'évocation sur l'écrivain d'*A la recherche du temps perdu* sont du reste inégaux, le plus souvent inattendus. Un détail comme un grand thème peuvent être indifféremment élus par la mémoire d'un auteur par ailleurs volontiers oublieux de son créancier. Ce mutisme quasi permanent rend au demeurant parfois hypothétique l'établissement de points de rencontre entre les deux romanciers.

Il en va de la sorte pour l'épisode du télégramme dans *la Fugitive* dont on voudrait qu'il fût d'origine vernienne. Marcel est à Venise où il reçoit un petit bleu qu'il déchiffre, à tort, comme suit :

«Mon ami, vous me croyez morte, pardonnez-moi, je suis très vivante, je voudrais vous voir, vous parler mariage, quand revenez-vous ? Tendrement - Albertine». (22)

Revenu de sa bévue qui lui a fait lire un autre prénom dans la signature qu'il fallait interpréter comme étant celle de Gilberte, il conclut :

«Une bonne partie de ce que nous croyons et puisque dans les conclusions dernières c'est ainsi, avec un entêtement et une bonne foi égales, vient d'une première méprise sur les prémisses» (23).

Si «l'entêtement» de Kériban n'a d'égale que sa «bonne foi», son compagnon de route, Van Mitten, commet une confusion tout-à-fait comparable, et dans des conditions identiques. Eloigné de sa patrie où il a laissé sa femme, contraint d'épouser une Kurde, il lit un jour sur une dépêche, faussement libellée :

«Madame Van Mitten . . . depuis cinq semaines . . . décidée» (24)

qu'il doit peu de temps après modifier en «décidée» (à le rejoindre) (25). De cette morte qui ressuscite, et de son exploitation romanesque, Proust paraît donc se souvenir. N'était-il pas âgé de douze ans lors de la parution de *Kériban-le-tétu*, livre qui s'adressait précisément aux enfants de sa génération ?

Les pièces de Verne et d'Adolphe d'Ennery étaient proposées à ce public que grossissaient les adultes (26). Proust appartenait aux deux catégories. Il assiste en septembre 1901 à la

reprise du *Tour du monde en quatre vingt jours* (27). Il entre dans sa trente et unième année. En revanche, en prêtant à Gilberte le désir d'applaudir une représentation de *Michel Strogoff* - l'action se situe vraisemblablement au cours de la saison 1893 - 1894 (28) - il transfère selon toute probabilité une joie qu'il dut connaître adolescent. Grâce à ce «petit fait vrai», il situe ses personnages dans une classe d'âge précise, il leur donne surtout une culture conforme aux exigences mondaines de leur temps.

Marcel, à Balbec, laisse libre cours à son imagination romantique. La mer lui inspire toute une poésie venue, selon toute vraisemblance, de *Vingt mille lieues sous les mers*, le seul roman de Verne cité dans *A la recherche du temps perdu* (29). Le Grand-Hôtel avec ses salons et leurs baies vitrées, avec son «orgue» - il s'agit en réalité de l'assenseur (30) - entretient avec le *Nautilus* des liens de parenté. De ce point d'attache, le narrateur explore en direction des êtres qui lui étaient jusqu'alors restés inconnus. Les jeunes filles, fleurs marines, lui procurent un plaisir qui retrouve l'enthousiasme du professeur Aronnax conduit par Nemo dans l'île Crespo et au royaume du corail. Elles lui inspirent surtout des réflexions similaires. Après le savant océanographe qui conclut :

«Ces polypes ont un générateur unique qui les a produits par bourgeonnement, et ils possèdent une existence propre, tout en participant à la vie commune» (31),

Marcel observe que son amour aussi se ramifie à la manière d'un «madrépore» (32) :

«Cet état, renaissant alternativement pour l'une ou pour l'autre, était aussi différent de ce que nous appelons amour que diffère de la vie humaine celle des zoophytes ou l'existence, l'individualité, si l'on peut dire, est répartie entre différents organismes» (33).

Cette découverte effectuée dans les profondeurs du coeur, après l'avoir été dans celles de l'Océan, rejoint également les pressentiments que l'écrivain nourrissait à l'égard de son projet.

Longtemps, en effet, ce qui allait devenir *A la recherche du Temps perdu* s'est présenté aux yeux de Proust comme un ensemble disparate de parties plus ou moins élaborées dont l'assemblage définitif fut à l'évidence laborieux. D'incessantes mises au point furent nécessaires pour aboutir à l'oeuvre gouvernée qui peut être lue aujourd'hui. Le but de ce travail qui consistait à réunir des morceaux encore dispersés mais complémentaires fut un souci si constant pour le romancier que diverses images rendent toujours compte du degré atteint par une telle hantise. Précoce, elle se manifeste dès les pages inaugurales de *Combray*, dès la description de l'appartement de tante Léonie. Univers clos, dont chaque parcelle collabore au confort général comme à la solidarité impondérable du tout, l'atmosphère intérieure de la pièce se voit brusquement comparée à la mer dont les parties *«sont illuminées ou parfumées par des myriades de protozoaires que nous ne voyons pas»* (34). Elle est dotée de *«toute une vie secrète»* pour devenir une sorte de *«gelée blanche»* (35). Plus explicite encore l'ébauche de ce passage, qui peut être lue dans le *Cahier VIII*, au folio 51 r^o, confondait ces impalpables odeurs avec les particules qui produisent la *«phosphorescence de la mer»*. Or, dans un chapitre de *Vingt mille lieues sous les mers*, Aronnax s'était exercé à démêler les composantes de cette même source lumineuse :

«Le Nautilus flottait au milieu d'une couche phosphorescente, qui dans l'obscurité devenait éblouissante. Elle était produite par des myriades d'animalcules lumineux, dont l'étincellement s'accroissait en glissant sur la coque métallique de l'appareil. Je surprenais alors des éclairs au milieu de ces nappes lumineuses (...) de telle sorte que par opposition, certaines portions lumineuses faisaient ombre dans ce milieu igné, dont toute ombre semblait devoir être

bannie. Non ! ce n'était plus l'irradiation calme de notre éclairage habituel ! Il y avait là une vigueur et un mouvement isolites ! Cette lumière, on la sentait vivante» (36)

«Cette agglomération infinie d'infusoires et de zoophytes phosphorescents» formait déjà une *«gelée diaphane»* (37). Les coïncidences ne manquent donc pas entre le spectacle prestigieux qu'observe le prisonnier de Nemo, à l'abri, dans le salon capitonné du *Nautilus* et celui, tout intérieur cette fois, que contemple Marcel, tout aussi protégé dans la chambre de Combray, qui annonce celle de Balbec. Au Grand-Hôtel de Cabourg où il se calfeutra pour mettre au point ces pages, Proust a pu se comparer aux héros de Jules Verne claustrés dans leur sous-marin. Tantôt Nemo, tantôt Aronnax, écrivant son livre dans sa cabine, il renouait avec un rêve qu'il avait caressé dès juillet 1894, quand il écrivait une préface pour *les Plaisirs et les Jours*. Il s'imaginait à cette époque dans une arche d'où il posait sur le monde un regard inquiet et scrutateur (38). Il enviait certainement dans le même temps l'inventeur génial qui bien avant ses propres essais était parvenu avec le *Nautilus* à réussir une synthèse enviable. Fruits d'un montage de pièces acheminées d'horizons différents (38 Bis), le sous-marin préfigurait le modèle de l'oeuvre accomplie, telle que Proust, décidément fort imprégné de *Vingt mille lieues sous les mers*, l'a toujours imaginée.



Prompt à se laisser influencer par les éditions illustrées dont il semble parler avec sympathie dans *le Temps retrouvé* (39) ou avec précision s'il s'agit des ouvrages d'Elisée Reclus (40), le romancier, peut-être, doit aux gravures de l'édition Hetzel la facilité avec laquelle il se rappelle des épisodes notés dans les *Voyages extraordinaires*. Mémorable, il est vrai, la

dernière scène de l'Île Mystérieuse gravée par Férat et Barbant (41) ! Image à laquelle se réfère de toute façon le jeune auteur de Jean Santeuil :

«Les époques de notre cœur sont comme des îles qui s'engloutiraient dans l'océan au moment où le voyageur les quitte et dont quelque tendre souvenir qui l'y amène, il ne pourra plus retrouver la trace» (42)

Indélébile, également, pour le sédentaire que fut Proust la scène de la veillée, durant laquelle Cyrus Smith lit la Bible à ses compagnons regroupés autour du bon feu représenté par le graveur (43) tandis que, selon le texte *«ils entendaient la tempête mugir au dehors»* ! (44). A pareille jouissance, née d'une situation identiquement contrastée se livre le narrateur qui, dans les pages initiales de *Du côté de chez Swann*, songe aux chambres d'hiver où :

«Par un temps glacial, le plaisir qu'on goûte est de se sentir séparé du dehors (comme l'hirondelle de mer qui a son nid, au fond d'un souterrain dans la chaleur de la terre) et où, le feu étant entretenu toute la nuit dans la cheminée, on dort dans un grand manteau d'air chaud et fumé, traversé des lueurs des tisons qui se rallument, sorte d'impalpable alcôve, de chaude caverne creusée au sein de la chambre même» (45).

Frappante, la découverte effectuée par les naufragés d'une grotte sous-marine dont le dessinateur souligne le caractère gothique (46) ! Or, Elstir n'a pas d'autres yeux pour contempler les rochers des Creuniers où il perçoit l'esquisse d'une cathédrale (47). Mieux, le narrateur du *Cahier III*, pénétrait en quelques sorte dans la crypte Dakkar lorsqu'il visitait une église de pêcheurs

«moralement protégée des flots qui semblent ruisseler

encore dans la transparence des vitraux où ils soulèvent la flotte d'azur (. . .) et s'être écartés pour réserver entre leur houle circulaire et verte cette crypte sous-marine de silence étouffé et d'humidité» (48).

L'actuel narrateur est toujours impressionné par le même spectacle qui se déroule désormais à l'intérieur de Saint-Hilaire, église qui a hérité du précédent sanctuaire :

«la verrière tremblait et ondulait en une pluie flamboyante et fantastique qui dégouttait du haut de la voûte sombre et rocheuse, le long des parois humides, comme si c'était dans la nef de quelque grotte irisée de sinueuses stalactites» (49).

Que de traits communs entre cette page et la description vernienne ! Scintillement ici des «saphirs», des «pierreries» (50), là ce sont des «cabochons», des «diamants», «une pluie d'escarboucles» (51). La lumière se confond avec l'eau tant dans la «grottes irisée» où les colons admirent «les reflets» qui «transforment les sombres parois en monceaux et verrières diaphanes» (52) que dans la caverne marine de Combray, emplie d'un «flot bleu et doux». Appelés à disparaître, le sont semblablement et symboliquement le futur mausolée de Nemo et le sanctuaire proustien détruit par la guerre. Aussi, quelque troublantes que puissent être ces réminiscences textuelles, elles n'auraient pu résister à l'épreuve du temps si elles ne s'étaient cristallisées autour des deux gravures où Férat, selon l'expression de Proust, sut parfaitement représenter de «sinueuses stalactites». De cet illustrateur de Jules Verne, le romancier est également le débiteur, chaque fois qu'il semble se souvenir de l'Île mystérieuse.

Ce volume, et *Vingt mille lieues sous les mers* sont des titres attendus dans la bibliothèque de Proust. Toutefois, ils ne sont pas les seuls. D'autres y figurent, plus inattendus. Favorisée par ces autres lectures, la rêverie du narrateur se laisse vo-

lontiers porter vers des horizons arctiques. Ainsi dans le célèbre passage où, dans le *Côté de Guermantes* Marcel s'interroge sur les effets désarmants que produit la perte momentanée ou définitive de l'ouïe, le sourd, qui fait chauffer du lait, se transforme, selon lui, en explorateur de banquise. Là, il guette, à travers un «reflet blanc, hyperboréen», «le signe prémonitoire d'une tempête de neige». Embarqué dans la tourmente, il voit «ses voiles à demi chavirées», «tournoyer» dans l'«orage électrique». Passée cette épreuve, le tenace voyageur gagne «une terre édenique où le son n'a pas encore été créé», où «les plus hautes cascades déroulent pour ses yeux seuls leur nappe de cristal, plus calmes que la mer immobile, pures comme les cataractes du Paradis» (53). Cette tornade magnétique à laquelle succède une paix retrouvée, cette limpidité et cette solidité d'une eau polaire sont curieusement comparables à celles que, dans un ordre quelque peu différent rencontrent le Docteur Clawbonny et le téméraire Hatteras lors de leur traversée de la Mer libre (54). Au printemps polaire que connaissent ces deux héros (55) paraît également faire allusion une comparaison proposée dans l'une des premières évocations de l'église de Balbec. Située en pleine «nature immémoriale, restée contemporaine des grands phénomènes géologiques» - c'est précisément le cas du pôle vernien -, cet édifice sacré est semblable à «ces plantes frêles mais vivaces qui, quand c'est le printemps, étoient çà et là la neige des pôles» (56). Une région inexplorée aussi prestigieuse que les régions arctiques, telles que les présentent Jules Verne, Marcel n'imagine pas autrement le monde du silence où la petite ville de Balbec qu'il ne connaît pas. Les bains de Ligny, où il se rend pour la première fois, ne lui laissent pas une autre impression. Il y voit un «site fantastique», celui qui marque «l'entrée des mers glaciales». Il se demande alors s'il ne s'agit pas de «la mer libre du pôle» comprise entre les rangées de cabines qui tiennent lieu de banquises (57). Au «point suprême», espace mythique rêvé par divers écrivains du XIXe - Mary Shelley, George Sand et surtout l'auteur des *Voyages extraordinaires* -

songe manifestement le romancier d'A la recherche du temps perdu quand il use de l'expression dans le *Cahier II*. Evoquant ce que sont les efforts de l'écrivain, il traduit alors :

«Ce que nous faisons, c'est remonter à la vie, c'est briser de toutes nos forces la glace de l'habitude et du raisonnement qui se prend immédiatement sur la réalité et fait que nous ne la voyons jamais, c'est retrouver la mer libre» (58).

Dans son esprit, écrire un livre est une entreprise aussi insensée et glorieuse que celle qui conduit Hatteras à découvrir le pôle au centre de la mer libre. Le créateur proustien est à cet égard l'héritier des «explorateurs» verniens, auxquels Vinteuil eut l'heur de ressembler.

L'audition de la petite phrase de la *Sonate* est pour Swann contemporaine de son amour pour Odette, et par conséquent des premières atteintes qui lui porte la jalousie en un brusque saisissement :

«Comme il savait que la seule grande absence qu'elle faisait était tous les ans celle d'août et septembre, il avait le loisir plusieurs mois d'avance d'en dissoudre l'idée amère dans tout le Temps à venir qu'il portait en lui par anticipation et qui composé de jours homogènes aux jours actuels, circulait transparent et froid en son esprit où il entretenait la tristesse mais sans lui causer de trop vives souffrances. Mais cet avenir intérieur, ce fleuve incolore et libre, voici qu'une seule parole d'Odette venait l'atteindre jusqu'en Swann et, comme un morceau de glace, l'immobilisait, durcissait sa fluidité, le faisait geler tout entier». (59)

Une glaciation si inopinée et si spectaculaire méritait de devenir une péripétie romanesque. Et pourtant Proust n'en a pas pris l'initiative. Ce météore avait déjà été provoqué par une héroïne destinée à l'amour :

«Nina balança deux ou trois fois sa main et lança le morceau de glace, qui tomba dans l'eau calme. . .

Aussitôt une sorte d'immense grésillement se fit entendre, qui se propagea jusqu'au delà des limites de l'horizon.

La mer gallienne venait de se solidifier sur sa surface tout entière». (60)

Ce détour par la comète Gallia ne s'imposerait nullement, si ne s'y trouvait l'un des modèles de Brichot. Dans la Prisonnière, le lecteur est mis au courant de la cécité qui guette le professeur de Sorbonne :

«Depuis quelque temps, son affection de la vue ayant empiré, il avait été doté - aussi richement qu'un laboratoire - de lunettes nouvelles : puissantes et compliquées comme des instruments astronomiques, elles semblaient vissées à ses yeux». (61)

Le participe passé qui conclut cette phrase et la comparaison avec un appareil d'optique viennent eux aussi du portrait que Verne brosse d'un autre professeur : Palmyrin Rosette :

«Au nez long et brusque, servant de support à une paire de formidables lunettes, qui, chez certains myopes, semblent faire partie intégrante de leur individu (. . .). Ces lunettes monumentales étaient armées de véritables oculaires de télescopes en guise de verre. Pendant le massage, elles s'étaient détachées de ces tempes auxquelles elles semblaient vissées» (62).

Ce nouvel emprunt à Hector Servadac, aussi inattendu que le précédent, laisse en définitive entendre que dans la bibliothèque de Proust figuraient, pendant son adolescence, des Jules Verne généralement délaissés par ses contemporains.

Certes les romans indiscutables y furent fort bien représentés, avec *Vingt mille lieues sous les mers* et *l'Île mystérieuse*, auxquels il faudrait ajouter les deux pièces extraites du *Tour du monde en quatre vingt jours* et de *Michel Strogoff*. Mais ces volumes voisinent peut-être avec *Kériban-le-têtu* et *Voyages et aventures du capitaine Hatteras*, certainement avec *Hector Servadac*. Toutes aventures qui ont laissé dans la correspondance et surtout dans *A la recherche du temps perdu*, des traces d'inégale importance mais fort repérables.

Les réserves que le romancier exprime explicitement à l'égard de la littérature de jeunesse en général, et de Jules Verne en particulier ne sont donc pas à prendre tout-à-fait au pied de la lettre. Elles sont largement contrebalancées par bon nombre d'emprunts qui ont favorisé l'imagination proustienne, tout en lui conférant ses accents irrésistibles. Jules Verne du reste n'est pas l'unique victime de l'apparente indifférence montrée par Proust à l'égard des oeuvres ou livres qui l'ont inspiré de manière indiscutable. Des peintres, des musiciens et des écrivains connaissent dans *A la recherche du temps perdu* cette malencontreuse destinée.

Ce rapprochement établi, et malgré l'abîme qui sépare les deux auteurs dans leurs conceptions du roman, il ne manque pas de points de comparaison. Même penchant pour les instruments d'optique qui ont valeur pour l'un comme pour l'autre, de symboles. Désir identique de faire partager à leurs personnages le goût de la lecture ou la poésie des départs en voyage. Plaisir analogue de jouer avec les noms - baron Weisschnitzerdörfer et prince Von (Faffenheim) - ; avec les mots - pataqués de Mitz et cuirs du directeur du Grand Hôtel - ; avec le graphisme des lettres - *Sans dessus dessous*, *Bourses de voyage* et «Noms de pays : le Nom». Il n'est jusqu'au narrateur vernien qui ne soit le prototype du narrateur proustien. Car pour le premier comme pour le second l'écriture se présente sous la forme d'un voyage extraordinaire.

NOTES

- 1 - *Comment j'ai écrit certains de mes livres*, UGE, p. 26
 2 - *Correspondance de Marcel Proust*, I, Plon p. 96
 3 - J.F., édition de la Pléiade, I, pp 592-593
 4 - *Cahier XII*, folio 102 r^o (B.N., N.A.F., 16652).
 5 - Escaich, *Voyage au monde de Jules Verne*, Plantin, pp 103-104
 6 - *Cahier XIV*, folio 16 r^o (B.N., N.A.F., 16654) cf. également *Cahier XXVI*, folio 36 r^o (B.N., N.A.F., 16666).
 7 - Ferré, *les Années de collèges de Marcel Proust*, Gallimard, pp 90-95
 8 - *Magasin d'éducation et de récréation*, sept. 1866 - mars 1867, «Promenade dans un caillou» pp 278-283
 9 - *Magasin d'éducation et de récréation*, mars - sept. 1865, «le Mouton boiteux», p 127
 10 - *Ibid*, «le Coquillage de l'oncle Bernard», p 179
 11 - S, I, p 351
 12 - P, III, pp 249, 250, 255
 13 - T.R., III, p 888
 14 - Pl.J, IV, p 58
 15 - S.G., II, p 1025
 16 - C.G., II, p 478
 17 - Daudet (Lucien), *Autour de soixante lettres de Marcel Proust*, Gallimard, p 190
 18 - Il apparaît par exemple sous la plume du chroniqueur du *Petit phare de la Loire*, dans un article intitulé «Anticipation», paru le 26 janvier 1902.
 19 - C.G., II, p 193
 20 - *Correspondance de Marcel Proust*, III, p 37
 21 - *Ibid*, p 319
 22 - F., III, p 641
 23 - *Ibid*, p 656
 24 - *Kéraban-le-têtu*, Poche, p 467
 25 - *Ibid*, p 483
 26 - Verne (Jean-Jules), *Jules Verne*, Hachette pp 207-208
 27 - *Correspondance de Marcel Proust*, II, p 451
 28 - S, I, p 408 cf. *Les Cahiers XX*, folio 30 r^o (B.N., N.A.F., 16660) et *XXIV*, folios 31 r^o 32 (N.A.F., 16664).
 29 - C.G., II, p 478
 30 - J.F., I, p 665. Dans une esquisse délaissée, Proust imaginait un curieux concert d'orgue donné au Casino de Balbec (*ibid*, pp 979-982).
 31 - *Vingt mille lieues sous les mers*, Poche, p 277
 32 - J.F., I, p 824
 33 - *Ibid*, p 915
 34 - S, I, p 49
 35 - *Ibid*
 36 - *Ving mille lieues sous les mers*, p 263
 37 - *Ibid*.
 38 - Pl.J, IV, p 6
 38Bis *Vingt mille lieues sous les mers*, p 135
 39 - T.R., III, p 887
 40 - *Correspondance de Marcel Proust*, I, pp 349 et 391
 41 - *L'Île mystérieuse*, Poche, p 860
 42 - J.S., IV, p 820
 43 - *L'Île mystérieuse*, p 455
 44 - *Ibid*, p 457
 45 - S, I, p 7
 46 - *L'Île mystérieuse*, pp 795 et 823
 47 - J.F., I, p 901
 48 - *Conte Sainte-Beuve*, édition Bernard de Fallois, *Idées*, p 81
 49 - S, I, p 60
 50 - *Ibid*.
 51 - *L'Île mystérieuse*, p 796
 52 - *Ibid*.
 53 - C.G., II, p 77
 54 - *Voyages et aventures du capitaine Hatteras*, Poche, pp 554 - 569, 572

- 55 – *Ibid*, p 489
56 – *S, I*, p 385 «Cà et là» ponctuée de surcroît très souvent la description vernienne.
57 – *F, III*, p 653 passage préparé dans le *Cahier I*, folio 15 v^o (N.A.F., 16690)
58 – *Conte Sainte-Beuve*, p 361
59 – *S, I*, p 355
60 – *Hector Servadac*, Poche, p 248
61 – *P, III*, p 198
62 – *Hector Servadac*, pp 241-242

DOSSIER SPÉCIAL : à propos d'interview

LES INTERVIEWS OUBLIÉS

En 1880, l'éditeur Dentu publiait les :

PROFILS INTIMES

Nouvelles indiscretions parisiennes

de

Adrien Marx

Dans la préface du livre, Victorien Sardou, qui avait commencé comme Marx, des études de médecine et l'avait connu à ce moment, dit de lui «Marx est sinon le créateur, du moins l'introducteur en France de ce reportage à l'américaine qui, depuis, a si bien pénétré dans nos moeurs».

A la page 49 du livre on peut lire le chapitre consacré à Jules Verne que nous reproduirons intégralement.

Le lecteur y trouvera les prémices. . . d'Hector Servadac, paru en 1877, ce qui laisserait supposer que l'anecdote, si bien contée par Adrien Marx, est antérieure à la date de publication du livre.

JULES VERNE

Vous lirez un jour ceci dans un journal :

«Tout porte à croire, hélas ! que le *Saint-Michel*, bateau à voiles, parti du Crotoy dans les commencements du printemps et dont on n'a pas de nouvelles depuis près d'un an, s'est perdu corps et bien dans les mers du Nord. Il était monté par trois hommes : M. Jules Verne, le populaire auteur des romans scientifiques, qui ont fait la fortune de l'éditeur Hetzel, Alexandre Delon, un vieux pêcheur, connu sur les côtes de la Manche pour son sang-froid et son expérience, et un jeune marin qui remplissait les fonctions de matelot et de cuisinier. Le *Saint-Michel* était la propriété de M. Jules Verne, qui passait à son bord la moitié de son existence et y a écrit ou conçu la plupart de ses intéressants ouvrages».

Toutes les publications du moment feront suivre ce lugubre entre-filet de biographies plus ou moins exactes ; et ce sera dans la presse des deux hémisphères, qui connaît l'oeuvre de Verne, un concert d'éloges, une explosion de douleur ! Et puis tout à coup, on apprendra par le fil du télégraphe que le *Saint-Michel* vient de rentrer, glorieux et sans avaries, dans la baie de Somme, et que son propriétaire rapporte de sa longue et périlleuse excursion un livre qui va mettre de nouveaux trésors dans la caisse de son éditeur !

Jules Verne a présentement cinquante et quelques années. C'est un bon garçon, d'allure franche, de façons affables et d'une timidité presque féminine avec les inconnus. Il se départ à peine de sa réserve avec ses amis, mais il reste toujours modeste, et l'on voit clairement qu'il est seul à ignorer son incontestable talent. Autrefois, il avait le visage rasé et rappe-

lait certains portraits de lord Byron ; aujourd'hui, il porte toute sa barbe et rapelle le Démosthène de la galerie des Antiques. Son oeil bleu (je parle de l'oeil droit, car l'autre est à demi voilé par ce qu'on appelle en médecine un prolapsus de la paupière), son oeil bleu a une expression de sincérité et de naïveté qui le ferait comparer par un parnassien «à une fenêtre d'où l'on plonge nettement sur une âme honnête».

Ce qui distingue surtout le caractère de Verne, c'est une philosophie gaie et patiente. Durant ses commencements, qui furent difficiles, on lui vola une montre d'or à laquelle il tenait beaucoup. On eut toutes les peines du monde à lui faire déclarer cette soustraction au commissaire de son quartier, qui lui demanda le signalement de son chronomètre.

- Mon aventure prouve surabondamment, répondit-il, que c'était une montre à échappement !

Merveilleusement doué et d'une érudition encyclopédique, il est servi, dans ses travaux, par une mémoire prodigieuse. Un jour qu'il déjeunait avec nous chez un Italien, la conversation tomba sur Rome. L'amphitryon, — son voisin de droite, — qui était né et logeait près du Capitole, venait d'admirer la facilité d'élocution et le langage pittoresque de son commensal qui lui avait décrit par le menu tous les monuments et jusqu'aux moindres ruines de la Ville Eternelle, quand Verne lui demanda des nouvelles d'un vieux mendiant habituellement posté au coin de la Voie Sacrée, en face de la boutique d'un pâtissier.

- Il y est toujours

- Et le portier du Vatican a-t-il toujours sa jolie fille ?

- Oui.

- A-t-on remis des marches aux escaliers du Forum ?

- Le roi l'a ordonné, mais ce n'est pas encore fait... Ah çà ! monsieur, vous connaissez Rome mieux que moi, qui suis romain. Vous l'habitez donc depuis de longues années ?

- Moi ? je n'y ai jamais mis les pieds. . . mais j'ai lu et je lis tous les ouvrages consacrés à votre cité natale.

Nous qui savions qu'il était sincère, nous n'en revenions pas ! . . . Quant au Romain, il dit à Verne avec l'accent de Sainte-Foy dans le *Pré aux Clercs* :

- Vis êtes ouin blagour !

C'est ce matin-là que Verne — un grand voyageur devant l'Eternel — nous raconta d'un ton plaisant son aversion pour le Midi.

- Le Nord m'attire, nous dit-il. Ah ! parlez-moi de l'Océan septentrional, mais ne me parlez jamais de votre Méditerranée. C'est un petit lac indolent et sans colère : il a beau moutonner, je ne le prendrai jamais pour une mer. Quand je suis sur son rivage, il me semble qu'en me haussant sur la pointe des pieds, j'aperçois l'autre bord. . . et lorsque j'éternue à Marseille, je crois toujours entendre un mauvais plaisant qui me répond : «Dieu vous bénisse !» en Afrique.

Mon lecteur n'attend pas de moi, je suppose, une biographie méthodique de cet aimable savant. Il trouvera dans le *Dictionnaire des Contemporains* la liste et les titres des livres qu'il a publiés. Il y lira peut-être aussi que Verne a été successivement avocat, auteur dramatique, secrétaire du Théâtre-Lyrique et de l'Opéra-Comique, et qu'il était boursier lorsque le succès de *Cinq semaines en ballon* décida de sa brillante carrière. Au lieu d'énumérer ses comédies et ses opéras, je veux parler du temps où, librettiste aux Bouffes, il signait M. de *Chimpanzé*, — une opérette où Léonce chantait :

Ah ! me voilà singe !

Comme ça me chinge !

A cette époque, Verne faisait partie du *Diner des onze cents femmes* !

Ces folles agapes, qui avaient pour théâtre un cabinet, chez Brebant, avaient été fondées par onze musiciens ou auteurs dramatiques — que vous auriez tort, en dépit du titre de leur réunion, de prendre pour de petits Don Juan !

J'ai mal écrit plus haut — avec intention, je vous le jure — «diner des onze sans-femme ! . . .» Ces onze joyeux drilles avaient juré que jamais on ne tolérerait la présence du beau sexe à leurs festins : de là, cette dénomination qui fait penser au harem de Salomon.

Quand Verne est dans un milieu intime, je ne sais pas de causeur, de conteur plus empoignant. . . L'intérêt émane de sa parole comme de sa plume. . . Cela vient de ce qu'il est convaincu.

Avant d'écrire un livre, il vit avec ses héros (remarquez qu'ils ne sont jamais Français : le Français ne l'inspire pas), et, se faisant héros lui-même, il finit pas croire que ses romans lui sont arrivés.

Il vous dira très bien :

— Si vous saviez comme je me suis amusé dans mon voyage au centre de la Terre. . .

Ou :

— Un brave homme, allez, le capitaine Hetteras, incapable d'une vilaine action, et facile à vivre ! . . .

Je demandais un jour à Verne pourquoi il ne mettait jamais de femmes en scène dans ses oeuvres.

— Non ! non, me dit-il, pas de femmes ! Elles parleraient tout le temps et les autres ne pourraient rien dire.

Son imagination surabondante, mais toujours basée sur des faits logiques et théoriquement réalisables, entraîne son

esprit vers des projets insensés. . . à force d'être gigantesque !

— Je décrirai toute la Terre, me disait-il une autre fois, c'est convenu, c'est arrêté. J'ai chez moi un planisphère sur lequel j'ai marqué à l'encre rouge tous les voyages que j'ai faits (il mêle les siens à ceux de ses personnages), de telle sorte que je vois nettement ceux qui me restent à faire ; mais le globe ne me suffit pas. . . c'est le monde que je veux visiter, ce sont les espaces. . . les étoiles. . . car, enfin, si les astres existent, c'est pour que j'y aille, et. . . vous aussi. Il n'y a que les moyens de translation qui manquent : on les trouvera ! Au surplus, tenez, il y a dix ans, une comète à noyau dur a passé sur la route de la terre, justement un mois après elle. Supposez que la Terre ait été ralentie dans sa marche par une cause quelconque. . .

— L'oubli de son mouchoir de poche ?

— Je parle sérieusement. . . supposez donc que la Terre ait eu un mois de retard comme les trains du Nord de l'Espagne. . .

— Eh bien ?

— Eh bien ! il y avait rencontre. . .

— Et nous étions pulvérisés !

— Pas du tout. Les comètes ne sont pas si méchantes : il y avait un simple choc. . . la comète enlevait probablement un point de notre globe. . . un département de la France, peut-être. J'étais là, par hasard, et comme la comète poursuivait sa route en emportant le département avec son préfet, et une forte provision d'air respirable, je vivais quelques années dans l'empyrée, chevauchant avec ma comète en compagnie d'un fonctionnaire éclairé, prenant des notes en attendant qu'une nouvelle rencontre nous dépose, moi, le préfet et le département, sur cette Terre bien petite, je vous assure, quand on songe à l'Univers. . .

Je pensais au préfet, à cheval sur la comète, maugréant à l'idée de rater l'avancement promis par le ministre de l'intérieur et revenant en France au deuxième choc, pour apprendre sa

destitution et l'établissement déjà ancien d'un quatrième régime nouveau... quand Verne s'écria tout à coup :

— Voilà évidemment l'idée d'un livre !... Après la publication du roman que je viens de commencer, je m'y mettrai...

— Vous avez raison, lui dis-je, votre préfet aura du succès ! d'abord, ce sera un préfet amusant... et l'on en compte si peu !...

LES INTERVIEWS IMAGINAIRES

DEUX HOMMES SUR UN BATEAU

La ferme des Hulottes à Cocherel, dans l'Eure. En cette belle matinée de fin d'hiver 1932, il fait dehors un froid sec. Dedans, c'est l'odeur et le bruit du bois qui flambe. L'épaigneul Hector achève de se roussir le pelage près de l'âtre. Massif, voûté, les paupières lourdes et la veste élimée, Aristide Briand se cale dans son fauteuil. « Ici, me dit-il, j'ai enfin le droit d'être mal vêtu, mal rasé, affreux quoi ! ». Le mégot brûle des brins nicotineux de sa moustache. Il le jette dans la cheminée et sort son paquet de gris. « Je me demande combien de kilos de tabac j'ai pu fumer... Ça me calme de rouler une cigarette. »

— On dit le tabac mauvais pour la mémoire...

« N'ayez aucune inquiétude. Je sais qu'elle ne date pas d'hier, mais je me souviens très bien encore de la période où j'ai connu Jules Verne ». Silence. Le temps de battre le briquet. « Savez-vous ce qui m'étonne le plus chez ce bonhomme ? Qu'il ne soit pas mort de la crampe des écrivains ! J'ai l'écriture en horreur. Jeune clerc de notaire à Saint-Nazaire, j'ai gratté du papier pour le restant de ma vie. Depuis, je crois bien n'avoir pas écrit une seule page ».

— Même pas vos discours ?

« Toujours improvisés. Je flaire l'auditoire, ses réactions et j'y adapte la musique des mots. Déjà le père Genty, mon professeur de lettres au collège de Saint-Nazaire, avait remarqué cette espèce de talent. Quand je récitais la grande scène de Phèdre, il m'écoutait les yeux mi-clos dans une classe absolument silencieuse ».

— C'était peu de temps avant de connaître Michel, le fils de l'écrivain...

«Quelle impatience !» Le chien s'ébroue. Un éclat de tison a failli l'enflammer comme de l'amadou. «Ce chien est aussi bête que ma moustache. . . De quoi parlions-nous ?»

— De Michel Verne et de son père. . .

«Nous y viendrons ! Mais versez-nous une goutte de vieux Calvados. Les communards n'étaient pas encore nés, qu'ils vieillissaient déjà en fût de chêne et je serai dans le sapin qu'il se bonifiera encore. On ne perd jamais le temps qu'on prend. La politique aussi m'a appris qu'il ne faut pas brusquer les choses.»

— Alors parlez-moi de Saint-Nazaire. Avez-vous gardé de bons souvenirs de votre collège ?

«Oh, je n'ai jamais aimé la vie de collègue, mais je n'étais pas si mauvais élève. Toujours premier ou second, y compris en instruction religieuse. . . n'en déplaise au petit père Combes. Mes résultats étaient moins bons au lycée de Nantes. Je me souviens d'avoir décollé le parquet de l'amphithéâtre. Je me glissais sous le plancher pour pouvoir, déjà, fumer tranquille. Sur mon livret scolaire, un professeur avait noté «raisonneur, bavard et insolent.»

— Que faisaient vos parents ?

«Mon père, Guillaume, tenait un bistrot rue du Marchix à Nantes et puis un jour il a vendu le café pour acheter un «beuglant» à Saint-Nazaire. Eh oui ! c'est un fils de bistroitier, ce vieux bonhomme mal rasé qui a été vingt fois ministre. Sorti du peuple ! Les Poincaré, les Lyautey ne sauront jamais ce que c'est d'être sixième clerc chez un notaire. Heureusement à Saint-Nazaire, il y avait la mer.»

Un gros brin de tabac mal rapé s'échappe de la cigarette, tombe sur le gilet y perçant comme un minuscule hublot laissant apparaître le blanc de la chemise en sursis pour cette fois. Aristide Briand regarde longuement le grand rectangle de ciel bleu, par la fenêtre. «J'aurais tant voulu être capitaine au long cours.»

— Vous avez dû, alors, apprécier cette sortie en mer, avec

Jules Verne, sur son Saint-Michel III ?»

«Que pensez-vous de mon calva ? Plus d'éther là-dedans ! Vous y sentez le parfum de la pomme ? Des pommes qui étaient vertes quand j'étais un bébé rose, et sans moustache. . . Eh bien, puisque vous semblez y tenir, venons en à Jules . . . Savez-vous que ce n'est pas le seul écrivain que je connaisse. Je ne parle pas de Clovis Hugues qui m'a battu aux législatives en 1893 à la Villette mais du père Hugo. C'était en 1884. J'étais perché sur l'impériale d'un omnibus, un vieux monsieur y monte à son tour. Hugo ! Je lui cède ma place. Je lui dis mon admiration pour «Les misérables» il me parle de mes études, je lui précise mes origines et le voilà qui me raconte Nantes. Il connaissait la ville mieux que moi !

— Vous veniez, à l'époque d'arriver à Paris, aviez-vous gardé des relations avec Jules Verne ?

«Il m'est arrivé de le rencontrer. Mais vous avez raison, revenons à Jules Verne. D'abord, précisons une date : je suis né en 1862, c'est à dire l'année où Jules Verne, lui, naissait véritablement à la littérature. Après neuf mois de ballon ma mère pondait le drôle d'aérostier que voici et Jules Verne écrivait «Cinq semaines en ballon». Ceci dit, je ne me souviens plus très bien quand je l'ai rencontré la première fois. 1876 ? 77 ? J'avais quinze ou seize ans. Est-ce Michel qui m'a amené au chantier Babin ? Je ne sais plus ! C'est peut-être bien le charpentier Malo. On était toujours fourrés dans son atelier. On en sortait la tête pleine de copeaux et de sciure comme celle d'un condamné à mort». Silence. Le président en roule une nouvelle et le chien Hector se lèche les babines comme s'il voulait coller le papier de la cigarette. «Ah, Malo ! Bien des années plus tard, j'étais président du Conseil, et je me suis échappé de la préfecture de Nantes pour aller respirer le bois chez le vieux charpentier. Bref, un jour Michel et moi, nous nous trouvons plantés sur le quai du chantier Babin devant un superbe yacht : le «Saint-Joseph». Son propriétaire, un marquis lunatique avait abandonné sa «danseuse» (comme dirait Michel) avant même le lance-

ment. Le bateau était orphelin. Parmi ses admirateurs, il y avait le capitaine Ollive de Trentemoult. Il s'était mis dans l'idée de commander le bateau mais vingt cinq ans de bourlingue ne lui avaient pas apporté la fortune. Il a eu alors l'idée d'aller voir Jules Verne, la gloire locale qui venait d'arriver d'Amiens. C'était un joyeux caractère, le père Ollive. On l'appelait Ollive-Pinson parce qu'il chantait tout le temps. Le pinson su charmer Jules Verne. Et c'est ainsi, qu'à la grande fierté de Michel, le «Saint-Joseph» est devenu le «Saint-Michel III». Je n'étais pas le plus enthousiaste. Sur le quai, il y avait un gamin de douze ans dont le frère était capitaine au cabotage. Francis, François Hervouet, je crois ! Il ne rêvait que de partir. Il habitait rue du roi Baco et j'entends encore ses drôles de galoches - son père était cordonnier - claquer le pavé dans la descente de la butte Sainte-Anne. Comme il ne quittait pas les bottes du Capitaine Ollive, il a fini par être embarqué comme mousse sur le Yacht. . . J'ai appris plus tard qu'il avait fait son service comme matelot sur un torpilleur de l'expédition de Gallieni contre la reine Ranavalo, en 1896, à Madagascar.»

— Vous aussi, vous avez pu, un jour, embarquer sur le Saint-Michel III. . .

«Oui, et c'est l'un de mes souvenirs les plus chers. Nous n'étions pas allés bien loin. Juste une virée dans les parages de Noirmoutiers. Le capitaine Ollive voulait essayer le bateau avant de partir en méditerranée. J'étais à la fois émerveillé d'embarquer avec Jules Verne, et sur la défensive. Michel ne m'avait pas dit que du bien de son père. La gloire est dévoreuse et le fils se sentait abandonné. Bien sûr j'avais lu «vingt mille lieues sous les mer» et mettre les pieds sur le «Saint-Michel» c'était m'embarquer avec le capitaine Nemo. Mais à l'époque, j'avais déjà feuilleté le premier volume du «Capital», je commençais à lire Engels, Bakounne, Proud'hon. Que d'espairs dans cette première internationale que Marx venait de fonder. Jules Verne n'avait que la barbe de commun avec ses esprits-là. Il m'apparaissait comme un bon petit bourgeois tranquille friand de boudin blanc et de lard nantais.

— N'était-il vraiment que cela ?

«Non, bien sûr. C'était un bien curieux bonhomme. Surtout à cette époque faste pour lui. Il y avait dans sa cabine un grand tableau noir qu'il couvrait d'un tas de formules algébriques incompréhensibles. Ma déconcertation l'amusait. Il s'intéressait beaucoup à moi, me demandait des nouvelles de mes études, de mes parents et je me souviens, ce jour de promenade en mer, l'avoir fait éclater de rire en lui racontant un récent voyage de Gambetta à Saint-Nazaire. La foule s'était trompée et avait acclamé mon père, sosie de l'homme politique. La police était intervenue pour le dégager. «Votre père, me dit Jules Verne, aurait dû s'envoler en ballon comme Gambetta au siège de Paris.»

— A quoi travaillait-il à cette époque ?

«C'est surtout de cela dont je voulais vous parler. Il venait de recevoir un manuscrit à remanier. Cela m'avait choqué. Je pensais que le grand Jules Verne inventait tous ses livres de A à Z. Le brouillon, c'était «l'Héritier de Langevol» écrit par Paschal Grousset, un communard retour de déportation de Nouvelle Calédonie, et qui avait besoin de se faire un peu d'argent. Jules Verne, vous le savez, en a fait les «Cinq cents millions de la bégum». Il y raconte la lutte entre France-Ville, la cité idéale du docteur Sarrasin et la cité de l'acier de Herr Schultze. La guerre de 70 n'était pas loin, il y avait beaucoup de Krupp dans ce Schultze et le roman conserve comme une odeur de revanche. Mais il contient aussi bien des idées généreuses dont Jules Verne me parlait, accoudé au bastingage. «Savez-vous, me dit-il, pourquoi Herr Schultze ne pouvait qu'être vaincu ? Parce qu'il avait concentré tout le pouvoir entre ses mains. Le meilleur gouvernement n'est-il pas celui dont le chef, après sa mort, peut être le plus facilement remplacé et qui continue de fonctionner, parce que, précisément, ses rouages n'ont rien de secret». Depuis j'ai appris qu'il ne suffisait pas de remplacer un chef de gouvernement pour que la machine fonctionne mais à l'époque l'idée du pouvoir partagé et transparent m'enthousiasmait. «Ce livre, me dit encore Jules Verne, s'achèvera non par la destruc-

tion de la cité de l'acier mais par sa récupération par les français lesquels sauront, eux, en faire bon usage. On croit trop en ce monde, qu'il n'y a que des profits à tirer de l'anéantissement d'une force rivale. C'est une grande erreur et vous tomberez d'accord avec moi, dit-il encore, me prenant à témoin, qu'il faut au contraire sauver du naufrage tout ce qui peut servir au bien de l'humanité. En récupérant l'usine de Herr Schultz, France-Ville sera la plus forte mais pour être la plus juste et faire aimer les bienfaits de la paix et de la justice à tout ce qui l'entoure.»

— Vous essayez de me dire que le «pèlerin de la paix» est né un certain jour de 1877-78 quelquepart au large de la Bretagne sur le «Saint-Michel III?»

«Je me dis parfois que cela se peut bien !

— C'est à cette époque aussi, en 1876-1877, que Jules Verne dans «les Indes noires» nous parle, pour la première fois, du prolétariat ; aussi, je me demande qui avait le plus d'influence sur l'autre de l'élève ou du professeur !

Aristide Briand reste longtemps immobile, il tâte son mégot éteint depuis longtemps, jette une bûche dans le foyer. Hector baille et se recule d'un bon demi-centimètre. «Soyons sérieux, reprend le président. Que voulez-vous qu'un galopin de 15 ans apporte à un écrivain de 50 ans, en pleine gloire ?

— Avec le talent que vous mettiez à dire «Phèdre» vous lui avez parlé de la vie ouvrière à Saint-Nazaire et le charme a joué. D'ailleurs dans ces «Indes noires» l'un des personnages s'appelle Harry et l'autre Ryan. En y ajoutant «stide» entre les deux on obtient votre nom. Et Jules Verne aimait bien ce genre d'énigme. . . En plus, c'est en 1877 qu'il écrit «Un capitaine de 15 ans». Et que pensez enfin de «Deux ans de vacances» écrit en 1888 et dont le héros, qui se nomme Briant, organise la petite société de l'île Chairman avec beaucoup de pragmatisme politique ?

«Cessez donc de vous torturer l'esprit et de solliciter l'histoire ! L'inspiration d'un écrivain est, dit-on, chose mystérieuse et

je ne sais pas plus que vous si je suis pour quelque chose dans ces ouvrages, mais puisque vous aimez les coïncidences, cette année 1888 est aussi celle d'élections municipales. Jules Verne, qui avait des sympathies orléanistes est élu, curieusement, conseiller municipal sur la liste rouge radicale socialiste et moi, qui n'étais pas non plus, je le reconnais, un socialiste très orthodoxe, je suis élu, avec la même étiquette radicale socialiste à Saint-Nazaire. Tout comme pour papa Jules, c'était ma première élection !»

— Vous êtes-vous parfois demandé ce qu'il pensait de votre politique ?

«Homme d'ordre, il ne devait pas apprécier mon idée fixe d'alors : le grève générale. Avec mon ami Pelloutier, nous défendions à l'époque que si tous les travailleurs du monde se croisaient les bras, il n'y aurait plus de conflits possibles, qu'on ferait ainsi la révolution sans violence. A la nation paralysée, les ouvriers pourraient dicter leurs lois. Elle est belle cette utopie de jeunesse ! Et savez-vous quand elle est morte ? La même année que Jules Verne, en 1905, au congrès d'Amsterdam. Ce jour-là les socialistes ont rejeté la grève générale comme moyen d'aboutir à la révolution.»

— Par la suite, la grève, générale ou pas, vous l'avez vous-même combattue.

«Ce serait trop long d'expliquer tout cela. La politique est jeu de billard et pour atteindre le but il faut parfois avoir un fusil à tirer dans les coins. Pour résumer, disons que cette idée de grève générale abandonnée, j'ai changé de tactique mais pas de but. Toute ma vie, comme le capitaine Nemo, je me suis senti du parti des opprimés et je l'ai servi comme j'ai pu. Le changement peut aussi se faire à petits pas. Vous souvenez-vous de la conclusion de Robur-le-Conquérant ?» Aristide Briant se lève, saisit dans la bibliothèque un «in-18» rouge, essuie la poussière du revers de la manche et lit : «Mon expérience est faite, mais mon avis est dès à présent qu'il ne faut rien précipiter, pas même le progrès. La science ne doit pas devancer les mœurs (c'est valable pour la politique). Ce sont des évolutions, non des

révolutions qu'il convient de faire. En un mot, il faut n'arriver qu'à son heure. J'arriverais trop tôt aujourd'hui pour avoir raison des intérêts contradictoires et divisés. Les nations ne sont pas encore mûres pour l'union. . . »

«Qu'a-t-elle été d'autre mon action à la société des nations sinon, lentement, de réunir les conditions de cette union avec la patience du passeur qui doit faire franchir l'eau au chou, au loup et à la chèvre.»

— Le Nobel de la paix vous en a récompensé

«Et bien savez-vous ce que j'ai fait de cette breloque et de l'argent qui l'accompagne ? J'ai acheté quelques patures à Cocherel et surtout un bateau. Mon «Simounelle» ce n'était pas le «Saint-Michel» mais quels souvenirs ces balades sur la Seine et en Manche. A propos de bateau et d'écrivain ? Savez-vous qu'un jour j'ai enlevé Saint John Perse ? C'était en 1921, je m'embarquai sur le «Lafayette» pour aller à Washington. Alexis Léger - c'est-à-dire Saint John Perse - était venu à bord me saluer. On s'est mis à discuter et tout d'un coup on s'est aperçu que le navire était en pleine mer. Ne restait plus au diplomate-poète qu'à m'accompagner (. . .) Autre histoire de bateau : c'était il y a quelques années, lors d'un voyage à Saint-Nazaire. Un marin m'aborde et me lance : «Camarade Aristide, te souviens-tu du bateau pilote le «Jules-Verne» ? Et bien on vient de le rebaptiser «Aristide-Briand» ». C'est à ces détails plus qu'avec un prix Nobel, qu'on apprend qu'on a réussi. Mais après, il ne reste plus qu'à se dépêcher de vieillir. Pour rester dans le domaine maritime - Châteaubriand disait que la vieillesse est un naufrage mais quand c'est celui d'un homme d'Etat, toute la flotte s'abîme avec lui et je crains, mon ami, qu'un jour Herr Schutze ne se réveille.»

Aristide Briand a fermé les yeux et il ronfle. Hector le regarde les oreilles dressées. Le menton appuyé sur la gorge, le président me dit encore : «Excusez-moi. Une crise d'urée.

Ça m'endort. Rien à faire. Un mauvais sang. C'est comme le diabète.» (1).

Daniel HILLION

1 — Certains verniens pensent que Jules Verne et Aristide Briand ne se sont jamais rencontrés ; d'autres estiment, au contraire, que la rencontre des deux colosses nantais est très importante. Les historiens, il faut bien le reconnaître, n'ont que de maigres preuves d'une éventuelle relation. Il n'existe pas de lettre de Jules Verne évoquant l'homme politique et ce dernier reste très allusif dans ses «souvenirs parlés» recueillis (et embellis ?) par Raymond Escholier. Que les verniens vernicides à force d'être trop gravement vernophiles me pardonnent donc cette histoire-fiction. Sérieusement, elle n'est que fantaisie !

DU NOUVEAU
SUR L'INTERVIEW DU STRAND-MAGAZINE

MARIE BELLOC, ELLE AUSSI, ETAIT
D'ORIGINE NANTAISE

Dans le numéro de février 1895 du *Strand Magazine* paraissait un article «*Jules Verne at home*», sous la signature d'une jeune femme de vingt sept ans, Marie Belloc, qui était venue à Amiens rendre visite au vieil écrivain.

Il est permis de croire que dans l'accueil que lui a réservé Jules Verne, son nom, Belloc, qui ne pouvait être inconnu d'un nantais, aura joué un rôle déterminant.

La meilleure évocation de cette famille Belloc se trouve précisément dans les souvenirs publiés par cette même Marie, plus connue sous le nom de Mrs Belloc-Lowndes, «*I, too, have lived in Arcadia*».

Elle raconte comment à la fin du XVIII^e habitait à Nantes une riche famille de planteurs de sucre aux îles. L'unique héritier passait une vie agréable, tantôt à Saint-Domingue, tantôt à la Réunion pour visiter les plantations familiales, tantôt à Nantes.

En ce temps-là les princes épousaient des bergères, et le jeune Hilaire Belloc, tombé éperdument amoureux de la fille de l'horloger voisin, l'épousa en l'église Saint-Nicolas de Nantes le 17 janvier 1786. En novembre de la même année leur fils, Jean-Hilaire naissait à Nantes.

Le jeune garçon ne s'intéressait qu'à la peinture, il fut l'élève de Gericault et de Gros. Sa médaille d'or au salon de

1810 ne l'empêcha pas de retourner à Nantes pour aider son père dont la fortune avait été bien compromise par la tourmente révolutionnaire.

Jean-Hilaire, après huit ans passés à Nantes, repartit pour Paris où il fit la connaissance d'une jeune fille, dont le père, d'origine irlandaise, avait été officier dans le régiment franco-irlandais et dont la mère, Louise Chasseriau, appartenait à une vieille famille de la Rochelle. Louise Swanton, leur fille, ravissante et très douée, commença à écrire dès l'âge de 17 ans. Devenue l'amie par correspondance, de Maria Edgeworth, elle entreprit de traduire ses contes.

Après bien des épisodes romanesques, Jean-Hilaire Belloc, de Nantes, descendant des planteurs de Saint-Domingue, épousa la belle irlandaise, à St Sulpice, en 1821.

Le Colonel Swanton avait, à tort, une vision pessimiste de l'avenir du ménage. A tort, car des commandes de portraits faites au peintre assurèrent la vie du jeune couple, bientôt très recherché, et dont le salon à Paris, devint le rendez-vous de nombreuses personnalités, parmi lesquelles Barthélémy Saint-Hilaire, Emile Augier, Michelet, ainsi qu'Adélaïde de Montgolfier.

Adélaïde de Montgolfier, la fille de l'inventeur du ballon, avait obtenu pour Hilaire Belloc la Direction de l'Ecole Nationale de dessin.

Belloc (1) fut un peintre connu en son temps, et même un portraitiste de talent, on lui doit les portraits de la Duchesse de Berry, de Michelet et celui de sa femme Louise Swanton, conservé au musée du Louvre.

Tandis que le mari peignait, la femme écrivait, elle traduisait Byron, Dickens, et, avec Mlle de Montgolfier, elle donna

une des meilleures versions de *La Case de l'Oncle Tom*.

Toujours avec Adélaïde de Mongolfier, elle lança une revue pour jeunes filles : *La Ruche*.

Ils eurent trois enfants : une fille, Louise, qui est l'ancêtre de Madame Charles du Bos, une autre fille, Adélaïde, et enfin un garçon, Louis, né à Paris, le 20 juin 1830.

Ce jeune homme, très brillant, fut victime d'une inflammation cérébrale qui semblait le condamner avant trente ans, à une vie diminuée quand, par un concours d'événements romanesques, il fit la connaissance d'une anglaise, Elisabeth Parkes, très cultivée, qui, tombée amoureuse du jeune malade, contre l'avis des deux familles, et, après un examen médical plutôt pessimiste, s'obstina à l'épouser, ce qui fut fait le 19 septembre 1867.

La Faculté avait laissé entendre que Louis Belloc devait abandonner tout espoir de paternité : il eut cependant deux enfants. Marie, née le 5 août 1868, celle qui devait venir à Amiens rencontrer Jules Verne, et Hilaire, né en 1870.

Enfants, bientôt orphelins de père, ils furent entièrement élevés par leur mère, dans sa propriété londonienne, non sans venir passer les étés en France à la Celle Saint Cloud, chez leur grand-mère Belloc.

Ce fut à la Celle Saint Cloud que Marie Belloc, fit, à 17 ans, ses débuts de journaliste en écrivant un article sur le vieux Versailles.

Son frère, Hilaire, fut l'écrivain anglais bien connu.

Telle est l'origine nantaise de cette jolie jeune fille anglaise qui fut reçue en janvier 1895 par Jules Verne :

Qui sait d'ailleurs, si Nantes n'a pas tenu une certaine place dans leur conversation. . . l'article de Marie Belloc (2) rapporte fidèlement ces paroles de Jules Verne qui commencent l'entretien :

« Vous savez que je suis breton de naissance, étant né à Nantes. . . »

Mais personne ne peut nous dire si Jules Verne a ajouté :

« . . . comme votre grand-père, chère Miss Belloc ! »

Luce COURVILLE

- 1 - *Le buste d'Hilaire Belloc est au Musée de Nantes*
- 2 - *Plus connue comme écrivain sous le nom de Mrs Belloc-Lowndes.*

Bibliographie

- P.E. Artur* - *La dynastie des Hilaire Belloc des ancêtres nantais à l'écrivain anglais in Revue du Bas-Poitou n° 1. Janvier/Février 1968.*
- Jules Verne* - 2 - *L'écriture vernienne, sous la direction de François Raymond. - Paris, Minard 1978. Revue des Lettres modernes.*

TABLEAU GENEALOGIQUE

Hilaire Belloc et Jeanne Belzon
né à Nantes

Jean Hilaire et Louise Swanton
né à Nantes en 1786 mort à Paris en 1866
Peintre écrivain

Louis Belloc et Elisabeth Parkes
1830 - 1882

Marie
1858 - 1947
épouse F.S.A. Lowndes
rencontre Jules Verne en 1892

Hilaire Belloc
1870 - 1953
écrivain

Augustin Allotte de la Fuye

Sophie et Pierre Verne
Allotte de la Fuye
née à Morlaix
1801 - 1887

Jules Verne
1828 - 1905

DEUX LETTRES DE JULIEN VERNE
A SON FRERE PAUL
1877

Il y a de cela dix ans que je suis parti de Paris pour aller à la recherche de la fortune. Je suis allé à la recherche de la fortune et je suis allé à la recherche de la fortune. Je suis allé à la recherche de la fortune et je suis allé à la recherche de la fortune.

Ces deux lettres, dont il fut question lors de la dernière séance, ont été publiées dans le journal "Le Figaro" le 15 mai 1877.

TEXTES ET DOCUMENTS

—

Il y a de cela dix ans que je suis parti de Paris pour aller à la recherche de la fortune. Je suis allé à la recherche de la fortune et je suis allé à la recherche de la fortune. Je suis allé à la recherche de la fortune et je suis allé à la recherche de la fortune.

Il y a de cela dix ans que je suis parti de Paris pour aller à la recherche de la fortune. Je suis allé à la recherche de la fortune et je suis allé à la recherche de la fortune. Je suis allé à la recherche de la fortune et je suis allé à la recherche de la fortune.

Paris le 21 mai 1877

Il y a de cela dix ans que je suis parti de Paris pour aller à la recherche de la fortune. Je suis allé à la recherche de la fortune et je suis allé à la recherche de la fortune. Je suis allé à la recherche de la fortune et je suis allé à la recherche de la fortune.

DEUX LETTRES DE JULES VERNE
A SON FRERE PAUL

A la fin du mois de décembre 1981, la Société des Amis faisait l'acquisition à une vente publique d'une lettre de Jules Verne à son frère Paul, une seconde lettre était acquise grâce à une subvention du Ministère de la Culture.

Ces deux lettres, dont il fut fait mention, lors de la dernière assemblée générale, n'avaient pu faire l'objet d'une publication, le cahier n° 2 étant déjà sous presse à l'époque.

Voici donc seulement maintenant ces deux lettres qui révèlent, si cela était nécessaire, l'étroite entente d'esprit et de cœur qui existait entre les deux frères.

Ces lettres, maintenant conservées à la bibliothèque municipale de Nantes, sont d'un grand intérêt puisqu'elles concernent la genèse d'un roman d'une particulière importance : l'Ile à hélice.

Société Industrielle d'Amiens

Amiens le 21 août 1894

Mon vieux Paul,

Dans ma dernière lettre, j'ai oublié de te répondre au sujet des Mémoires du Prince de Joinville. J'en ai lu seulement des

extraits donnés par les journaux, et je comprends que cela t'ait intéressé tout particulièrement. C'est toute ta jeunesse, mais enfin si tu avais persévéré, ne serais-tu pas à la retraite ? Oui - hélas hélas ! (1)

Dis-moi donc ce qui te passe par la tête pour ton vaisseau fantôme, même l'absurde. Je ne dis pas que je ferai ce roman : mais comme j'ai du temps devant moi, cela m'amuse beaucoup de le chercher. Le vrai, ce serait le bateau sous-marin, marin et aérien ! Que cela ! J'y voudrais mettre en scène un Turpin (2) étonnant. Il faudrait que cela fut à la fois très romanesque et très élevé. Enfin, dis toujours.

J'ai vu que le Jules Verne (3) avait été lancé. Bonne chance au nouveau navire. Le Soleil disait une bêtise sans doute, en ajoutant qu'il était allé à Saint-Nazaire pour ses machines, puisque c'est un voilier.

J'ai un grand regret de n'avoir pas assisté à ce lancement, comme j'en ai de ne point aller au mariage de Maxime (4), je viens de recevoir une excellente lettre de lui et je vais lui répondre. Mais j'ai trop de soucis et de trop graves pour me mêler à toutes ces joies de famille, moi pour qui la famille - la mienne s'entend - n'aura été qu'une source d'inquiétude et de déceptions. (5)

Là dessus, mon vieux Paul, amitiés à vous tous et écris-moi

Jules Verne

Société Industrielle d'Amiens

Amiens, le 7 septembre 1894

Mon vieux Paul, je t'expédie aujourd'hui le premier volume en placards de l'île à Hélice. Hetzel, après l'avoir lu, m'a dit «c'est rudement original et vous avez pris la chose par son côté qui serait le plus audacieux de tout autre que vous». Tu verras si c'est vrai. - Je te l'envoie pour que tu fasses largement tes observations sur la page blanche, où tu as de la place. Tu verras ce que tu as à dire pour toute la partie mécanique. (6)

Ce n'est que le 1er volume, et c'est dans le 2e, bourré d'incidents qui sont les conséquences de l'état de choses indiqué dans le 1er. En deux mots, le voyage continue à la surface du Pacifique jusqu'aux Nouvelles Hébrides, où Screw (7) Island est attaquée et risque de périr. Avant il y eut abordage avec un navire anglais, et menace de bombardement de la flotte anglaise pour obtenir paiement d'indemnités. Puis il y a eu dans l'île invasion de fauves, débarqués par un navire anglais. - Puis la compagnie propriétaire de l'île a fait faillite et Screw Island a été rachetée par les deux principaux milliardaires de Milliard-City. Puis la désunion s'est accentuée, et l'un ne voulant pas céder à l'autre, l'un voulant aller au nord et l'autre au sud - Screw Island s'est mise à tourner sur place (c'est une idée de toi et très comique). Puis, enfin, dislocation et naufrage sur les rochers de la Nouvelle Zélande et conclusion très philosophique.

J'ai tenu à te dire cela du 2e volume afin que tu voies un peu où j'allais. Mais Hetzel ne connaît pas un mot de ces incidents là.

Mon vieux Paul, vérifie moi cela le plus tôt possible. Je te demande quelques heures de ton temps et renvoie-moi les

épreuves comme papier d'affaires.

Merci d'avance et tout à toi.

Jules Verne

Si tu ne trouvais pas suffisante la force en chevaux-vapeur, augmente-là.

Je n'ai point lu Lourdes (8). Ce que j'ai retenu des principales critiques et des passages cités, c'est que Lourdes est lourd et assomant avec des répétitions insupportables. Et puis, comme document, c'est faux. Je n'avait point lu le Docteur Paschal et ne lirai probablement pas ce fatras.

- 1 - Paul Verne (1829-1897) avait démissionné de ses fonctions d'enseigne de Vaisseau au moment de son mariage avec Berthe Meslier de Montarand (cf. Les Annales de Nantes, n° 187-188), pour devenir agent de change.
- 2 - Deux ans après, en 1896, paraissait Face au Drapeau qui devait valoir à Jules Verne un procès. Turpin se plaignant d'avoir servi de modèle au savant fou Thomas Roch. Eugène Turpin, chimiste, inventeur de la Mélinite, avait publié, en 1891, un violent libelle intitulé «crime de haute trahison» / Extraits de / Pour la Patrie / Requête à tous les citoyens français / . . . / comment, pourquoi et par qui / la Mélinite / les obus, le détonateur de Bourges / . . . / ont été livrés à l'étranger / . . .
- 3 - Ce bateau, baptisé Jules Verne, avait été armé par les propres neveux de l'écrivain, les Fleury (fils de sa soeur Mathilde) et les Guillon (fils de sa soeur Marie).

- 4 – Maxime Guillon, né en 1872, était le quatrième enfant de la plus jeune soeur de Jules Verne, Marie.
- 5 – Cette allusion aux «déceptions» familiales de Jules Verne vise évidemment ses rapports avec son fils Michel, et pourtant, à cette époque, si l'on en croit M. Jean Jules Verne, auteur de la première biographie mettant en valeur les difficultés paternelles de Jules Verne, l'écrivain semble «réconcilié» avec son fils. On peut alors penser que les blessures passées ont laissé de grandes cicatrices, ravivées par l'attitude des filles de sa femme (cf. J. Jules Verne. - Jules Verne - Hachette).
- 6 – Ce n'est pas la première fois que Jules Verne met à contribution les connaissances «maritimes» de son frère Paul, déjà à propos de *Vingt mille lieues sous les mers*, il avait eu recours à lui.
C'est d'ailleurs une habitude chez l'écrivain de faire appel à plus savant que lui, citons à titre d'exemple la collaboration de son cousin, Henri Garcet, professeur de mathématiques, lors de la rédaction de *de la Terre à la Lune*, et celle de l'Ingénieur des Mines Badoureau, pour *Sans dessus dessous*.
- 7 – *Screw Island* semble bien avoir été le premier nom de *Standard Island*. Le titre du roman, avec l'introduction du mot *hélice* reprend exactement ce premier projet.
- 8 – Jules Verne possédait dans sa bibliothèque les oeuvres de Zola (cf. *Les Annales de Nantes*, n° 187-188, mars 1978). On se souvient de son jugement sur *l'Assomoir* : «c'est infect, pesant, épouvantable, répugnant, nauséabond. . . et prodigieux !» Mais, ici, on peut lui reprocher de juger sans avoir lu.

QUAND JULES VERNE FAISAIT DE LA «PUB» DANS SA CORRESPONDANCE

—

Lettre à Jules Hetzel, fils de l'éditeur, Nantes 18 mai 1978 à la veille d'un voyage sur le Saint-Michel (BN n° 405) «Je vois aussi que vous vous préoccupez des provisions. Je vous préviens, nous avons ici les meilleures marques (Philippe et Canaud)».

PASCHAL GROUSSET
par Xavier Noël

Un mémoire de maîtrise de Lettres Modernes, consacré à la vie et à l'oeuvre de Paschal Grousset (1844-1909): alias André Laurie, Philippe Daryl, Tiburce Moray, Léopold Virey, Dr Blasius, Tommasi, Oscar Jacob. . . , homme de lettres, homme politique et journaliste, et dirigé par Christian Robin, a été soutenu à Nantes par Xavier Noël en septembre 1982.

Les verniens connaissent Paschal Grousset et par le biais d'André Laurie, qui co-signé l'Épave du «Cynthia», joue un rôle occulte et assez mal déterminé dans la conception des Cinq cents millions de la Bégum et de l'Étoile du Sud et donne, de 1881 à 1905, de nombreux romans d'aventures et la plupart de ses récits de la Vie de Collège dans tout les pays au Magasin d'Éducation et de Récréation.

Le pseudonyme André Laurie, lié dans la carrière littéraire de Grousset à la fois à un éditeur (la signature est créée par Hetzel) et à des thèmes précis (l'aventure et l'imagination scientifique, les romans pédagogiques, certaines traductions de l'anglais), ne constitue cependant qu'une facette d'une activité d'écrivain extrêmement variée qui prend toute son ampleur sous deux pseudonymes : André Laurie et surtout Philippe Daryl. Cette seconde signature se crée, un peu avant celle de Laurie, alors que Grousset, ancien déporté de la Commune de Paris et évadé de Nouvelle-Calédonie est en exil à Londres. Il s'agit d'un pseudonyme nettement plus polyvalent (études et romans de moeurs étrangères, études historiques, adaptations de textes anglais, nouvelles pour la jeunesse, ouvrages techniques : peinture, navigation de plaisance, sports) et qui s'applique à la fois à

une oeuvre de romancier, de critique et de journaliste, écrite aussi bien en français qu'en anglais.

Ces deux grandes signatures de création tardive, ne doivent pas faire oublier que l'activité journalistique-littéraire de Paschal Grousset commence très tôt. Par exemple, l'année de ses vingt-cinq ans Grousset publie sept ouvrages dont la variété (études historiques, textes de vulgarisation scientifique, pamphlets, roman, utopie) annonce déjà l'écrivain polyvalent. Par ailleurs, l'oeuvre essentiellement politique que Grousset fait apparaître tout au long de sa vie sous son propre nom, offre de son côté une très grande diversité de sujets.

Si l'on connaît bien de Grousset le journaliste anti-bonapartiste des derniers jours de l'Empire, indirectement à l'origine de «l'affaire Victor Noir», ou le délégué aux relations extérieures de la Commune de Paris, qui fait preuve, sous son intransigeance, d'une remarquable clairvoyance politique, on ignore davantage que Grousset est le promoteur d'un renouveau du sport en France, et plus particulièrement du sport à l'école avec sa campagne en faveur des jeux scolaires, et le fondateur de la Ligue nationale pour l'éducation physique. C'est aussi un défenseur de l'Irlande opprimée, et de Dreyfus ; un député de la Troisième République, élu à quatre reprises, qui soutiendra le ministère Combes, ou un délégué au conseil supérieur des Colonies.

L'homme politique et le pédagogue côtoient le journaliste, le critique, le traducteur d'ouvrages pour la jeunesse, l'historien et le vulgarisateur scientifique en matière de physiologie ou de darwinisme. Une connaissance des aspects successifs ou simultanés de l'oeuvre politique, journalistique, pédagogique et sportive, jalonnée - ou issue - de vicissitudes et de péripéties (séjours en prison, procès politiques, déportation aux antipodes, spectaculaire évasion, circum-navigation, exil) permet d'éclairer les diverses facettes de telle aire d'activité. Il est pertinent de con-

fronter l'anti-bonapartiste des derniers temps de l'empire, le critique du gouvernement de Défense nationale en 1870, le jacobin de 1871 et le député de Paris, socialiste indépendant ; d'associer le physiologiste et le pédagogue ; de connaître à la fois le journaliste scientifique, le romancier d'aventures et l'inventeur d'un projet de laboratoire souterrain destiné à étudier le feu central. Les interactions sont multiples qui expliquent ce que représente au total l'oeuvre de Paschal Grousset.

NOUS AVONS REÇU :

● **Le grand album Jules Verne**, publié par Hachette, dans la série «Les grandes oeuvres - les intégrales Jules Verne», à la fin de 1982, nous a été aimablement offert par Monsieur Jacques R. Leclerq, directeur d'Hachette - Jeunesse.

Cet album de 386 pages, illustré, reprend, à quelque articles près, des études publiées dans le Bulletin de la Société Jules Verne, et publiée à la fin «Le Tour du Monde en 80 jours», extrait des **Voyages au théâtre**.

● **Dix lettres inédites de Jules Verne**. Commentaires par Piero Gondolo della Riva et Eric Weissenberg. Nantes, Société des Amis, 1982.

Cet ouvrage, bien présenté, avec des photos inédites, compte 65 pages. Il permet au public une approche directe de la correspondance de Jules Verne, si riche en informations sur la vie et l'oeuvre de l'écrivain.

Pour se procurer cet ouvrage, écrire à
Société des Amis de la Bibliothèque
37, rue Gambetta
44041 Nantes cedex

en joignant un chèque de 80 F.

● Charles Bertin. - **Le Jardin du désert**, publié en 1981 qui a reçu le prix Jules Verne du roman, de l'Académie de Bretagne.

LE COURRIER DES LECTEURS :
QUESTIONS - RÉPONSES

QUESTION :

Dans le roman de Gaston Leroux, la Reine du Sabbat, on trouve l'allusion suivante à Jules Verne :

«Hachler ricanait. Il disait :

— Nous verrons bien si Michel Strogoff, c'est de la blague !

Et disant cela, il retournait de sa main droite, sur les flammes, le couteau de Valachie, qui lui avait coupé le petit doigt de la main gauche.

Mynka n'avait point vu jouer Michel Strogoff, et n'avait pas assisté au supplice des yeux, sans quoi, elle aurait compris que les misérables s'apprétaient à lui enlever, en lui brulant le regard, toute possibilité de les reconnaître désormais».

D'autres romanciers, ont-ils comme Gaston Leroux, emprunté à Jules Verne cette péripétie ?

NOUVELLES DU MUSÉE JULES VERNE
ET DU
CENTRE D'ÉTUDE DE LA BIBLIOTHÈQUE DE NANTES

NOUVELLES DU CENTRE UNIVERSITAIRE
DE RECHERCHES VERNIENNES
DE L'UNIVERSITÉ DE NANTES

NOUVELLES DU MUSÉE JULES VERNE ET DU CENTRE D'ÉTUDE DE LA BIBLIOTHÈQUE

LES DON

C'est au cours du premier trimestre de l'année 1982 que le capitaine de vaisseau Gagneux venait déposer lui-même, au musée Jules Verne, la maquette qu'il avait réalisée de l'intérieur du Nautilus : une merveille de précision.

Monsieur Alain Chenard, Député-Maire de Nantes, avait tenu à être présent pour remercier lui-même l'ingénieur donateur.

La Société des Amis de la Bibliothèque a, en cette année 1982, offert à la Ville de Nantes, une nouvelle lettre de Jules Verne.

L'EXPOSITION ITINÉRANTE JULES VERNE

Rénovée, rajeunie, l'exposition itinérante réalisée par la Société des Amis, avec le concours scientifique de la bibliothèque municipale, connaît toujours le même succès.

Elle a circulé cette année dans toute la France :

Janvier : Mairie de Mourmelon-le-Grand (Marne : 51)
Février : Bibliothèque Municipale de Triel (78)
Mars : Bibliothèque Municipale de Collonge-sous-Salève
(74 : Haute-Savoie)
Avril : Mairie de Palaiseau (91 : Essone)
Mai : 1-15 Mai : Collège Jules Verne – 91 - Villebon
15-31 Mai : Collège Jean Perrin – 94 - Vitry-sur-Seine
Juin : Collège Jules Verne – Paris 12e
Juillet-Août-15 septembre : École de Commerce de Nantes
Championnat de France - La Pervençère
15 septembre-30 septembre : Bibliothèque Municipale de
Villiers-le-Bel (95)
Octobre : Bibliothèque Municipale de Salon-de-Provence
(13 : Bouches du Rhône)
Décembre : Bibliothèque Municipale de Marvejols (48 : Lozère)

Une exposition/bis avait été réalisée, à destination de l'étranger, en 1981. Après avoir été aux États-Unis, elle a été prêtée en Côte d'Ivoire, et doit prochainement repartir pour la côte est, cette fois des États-Unis.

LES INSTRUMENTS DE TRAVAIL DU CENTRE D'ÉTUDE JULES VERNE DE LA BIBLIOTHÈQUE DE NANTES

Outre le catalogue imprimé du fonds Jules Verne, réalisé en 1978, par Françoise Décré, il faut signaler différents catalogues sur fiches.

- . Suppléments au catalogue imprimé
- . Index alphabétique de tous les personnages
- . Index alphabétique des films
- . Index alphabétique des illustrateurs de Jules Verne.

**SI VOUS VOULEZ AVOIR DES RENSEIGNEMENTS
SUR LES ILLUSTRATIONS
DES VOYAGES EXTRAORDINAIRES. . .**

Lors des visites commentées au Musée Jules Verne, une question revient souvent : « Qui sont les illustrateurs des romans de Jules Verne dans l'édition Hetzel ? »

Pour répondre à cette question il existe plusieurs instruments de travail.

Premièrement l'ouvrage d'André Bottin, édité par l'auteur, en 1978, dont le titre est : **Bibliographie des éditions illustrées des voyages extraordinaires de Jules Verne**. Ouvrage qui donne, en plus des différents types de cartonnages (descriptions très précises et très complètes) avec des illustrations en couleurs à l'appui, neuf pages de renseignements sur les illustrateurs et les graveurs des **Voyages extraordinaires**.

Il s'agit d'une liste alphabétique des illustrateurs comportant, pour chacun, des éléments biographiques sommaires, les titres des romans illustrés et le nombre des illustrations pour chaque roman.

En ce qui concerne les graveurs, seul le nom est parfois mentionné.

Deuxièmement, l'ouvrage, écrit en français, d'Edmondo Marcucci, édité par la Société Jules Verne, en 1956, et qui a pour titre : « **Les illustrations des Voyages extraordinaires de Jules Verne** ». 34 pages de texte et 36 reproductions, en noir et blanc, comme la plupart des originaux. L'auteur, après

une longue introduction, sur la gravure sur bois, l'illustration, et les revues illustrées au temps de Jules Verne, énumère les différents illustrateurs des **Voyages extraordinaires**, mais aussi du **Musée des Familles**, en faisant une analyse critique et très personnelle de leur style, de leurs caractéristiques, de ce qui fait, selon lui, leur talent.

Troisièmement, enfin, un catalogue sur fiches, qu'on peut consulter au Centre d'études verniennes de la bibliothèque de Nantes. Ce catalogue a un classement alphabétique, par artiste, deux fiches pour chacun : une fiche biographique avec leur participation aux diverses revues de l'époque, et une fiche répertoriant les oeuvres des **Voyages extraordinaires** qu'ils ont illustrées.

Et, actuellement, est en cours la constitution d'un autre catalogue sur fiches : celui des illustrateurs des célèbres affiches Hetzel qui constituent une des plus belles collections du Musée.

Colette Gallois

LES MEDIAS

EN 1982

RADIO - TÉLÉVISION

Le Musée Jules Verne à servi de cadre :

- à l'émission «**Et mon tout est un homme**», préparée par Mme Serpette, avec le concours de M. le Docteur Corman. (TF1)
- à une émission de Dominique Rousset sur France-Culture : «**Roue libre**»
Voyages de Jules en pays de Verne
du 13 décembre au 16 décembre 1982

PRESSE

- **La Tribune**, hebdomadaire de Loire-Atlantique, a publié en feuilleton du 26 février au 26 mars 1982, dans ses numéros 1 à 5, la nouvelle de Jules et Michel Verne «**La journée d'un journaliste américain en 2889**». On pouvait lire également dans les numéros 1 et 2, deux articles de Christian Robin, intitulés, le premier «**Rue Jean-Jacques, 6**», le second «**Nouvelles de Jules Verne**», étude consacrée aux journaux et journalistes dans les «**Voyages extraordinaires**».

NOUVELLES DU CENTRE UNIVERSITAIRE DE RECHERCHES VERNIENNES

● Xavier Noël a soutenu avec succès le 28 septembre 1982 son mémoire de maîtrise. Ce travail, effectué sous la direction de M. Christian Robin, a obtenu la mention Très Bien. Intitulée «**Pascal Grousset (1844-1909), sa vie, son œuvre**» cette étude est une mise au point minutieuse des multiples activités d'un auteur qui fut homme politique, journaliste et romancier. Par ces références et sa précieuse bibliographie, ce diplôme devient un utile outil de travail, y compris pour les verniens.

● Jules Verne est toujours inscrit au programme de la Licence préparée à l'U.E.R.-Faculté des Lettres de Nantes. **Vingt mille lieues sous les mers**, **Voyages au centre de la terre** et **Le Château des Carpathes** sont étudiés à la faveur d'un enseignement optionnel intitulé «**Méthodologie de l'analyse littéraire**».

● Dépendant de la structure chargée d'harmoniser et de financer la recherche au sein de l'Université de Nantes, une «**Equipe Verne**» a été constituée. Les travaux des chercheurs qui la composent seront publiés à la fin de cette année dans un volume de **TEXTES ET LANGAGES**, collection dirigée par M. Negriolli.

● Dans le prolongement des accords passés entre l'Université de Nantes et l'Université d'Abidjan, le gouvernement de la Côte d'Ivoire a invité Christian Robin du 2 au 9 décembre 1982 pour un cycle de conférences. Elles avaient pour thème «**Jules Verne et la science**». Le Lycée scientifique de Yamoussoukro, le Centre Jacques Aka de Bouake, le Lycée Sainte-Marie et le Lycée de Bingerville ont accueilli le conférencier qui a ré-

servé aux futurs enseignants de l'Ecole Normale Supérieure d'Abidjan une séance uniquement consacrée au **Voyage au centre de la terre**, titre retenu cette année dans le programme de Lettre Modernes.

Ces interventions prenaient place dans un ensemble de manifestations consacrées à Jules Verne, parfaitement organisée par le Directeur de l'Enseignement Supérieur, M. le Professeur N'Guessan, par l'Inspection générale de l'Education nationale ivoirienne et par le Service culturel de l'Ambassade de France qui ont fait circuler l'exposition de la Société des Amis de la Bibliothèque de Nantes dans l'ensemble de la Côte d'Ivoire.

Un concours est organisé dans les classes du premier cycle du second degré. Les élèves doivent remettre un texte et un dessin inspiré de l'œuvre de Jules Verne. Ceux du gagnant seront publiés dans un prochain numéro de ce bulletin.

Samedi 23 avril 1983

Christian Robin et Luce Courville seront chargés d'animer le séminaire de DEA du 23 avril 1983, consacré aux « Perspectives actuelles de recherches verniennes ».

◆ **LE MUSÉE JULES VERNE** est une exposition permanente de la Bibliothèque municipale de Nantes.

- Livres de l'époque
- Maquettes
- Jeux
- Objets
- Lettres
- Portraits
- Photographies anciennes
- Affiches
- Diaporama

*3, rue de l'Hermitage
ouvert tous les jours sauf le mardi
de 10 H à 12 H 30
et de 14 H à 17 H*

*Pour les visites de groupes, téléphoner au (40) 74.93.62
pour prendre rendez-vous*

◆ **LE CENTRE D'ETUDE JULES VERNE DE NANTES** est ouvert aux chercheurs aux heures habituelles de la Bibliothèque municipale

*37, rue Gambetta
44041 NANTES CEDEX
Tél. (40) 74.93.62*

SOMMAIRE

Ch. Robin - Proust lecteur de Verne	1
Dossier spécial : A propos d'interview	
A. Marx - Profils intimes	18
D. Hillion - Deux hommes dans un bateau	25
L. Courville - Marie Belloc	34
Textes et documents :	
J. Verne - Deux lettres à son frère Paul	40
Quand J. Verne faisait de la «pub»	45
Compte-rendus. Courrier des lecteurs	47
Nouvelles du Musée J. Verne et du centre d'étude de la bibliothèque	54
C. Gallois - Les illustrateurs des Voyages extra- ordinaires	56
Nouvelles du Centre Universitaire de recherches verniennes	59

ADRESSES UTILES

- A Nantes : - Bibliothèque municipale : Centre Jules Verne
37, rue Gambetta – 44041 Nantes Cedex
- Musée Jules Verne de la Bibliothèque
3, rue de l'Hermitage – 44100 Nantes
- Centre Universitaire de recherches verniennes
Université de Nantes.
Chemin de la Sensitive du Tertre
B.P. 1025 – 44036 Nantes Cedex
- A Paris : - Société Jules Verne
11 bis, rue Pigalle – 75009 Paris
- A Amiens : - Société Jules Verne et Centre de documenta-
tion
149, rue de Rouen – 80000 Amiens

